

Le Jour, 1952
21 octobre 1952

PROPOS PERDUS

Voici la saison de quitter la demeure d'été. Mais le tardif automne est sans pluie et sans rêves.

La vigne vierge est lente à prendre ses couleurs de sang et de mort. Les pins se laissent tailler tandis que leur sève circule encore. Le froid n'est pas là pour cicatriser les plaies ; et il n'y a que ce brouillard sur la montagne pour fermer les blessures de l'âme.

Nous quittons la maison des crêtes pour la maison des champs. Un réveil plus matinal nous servira d'adieux. Le ciel blanchit sur les feux de l'axe route qui brillent encore. Les journées se font courtes. Entre l'équinoxe et le solstice. Il y a le couvre-feu qu'impose la marche elliptique du soleil. La nuit gagne sur le jour. C'est la saison de l'ombre ; et nous ne manquons pas une année, de lui dire que nous comprenons ses desseins ; nous ne manquons pas de célébrer sa venue comme un anniversaire de famille, comme une naissance et comme le renouvellement d'une alliance.

Par bonheur, nous avons fait ce pacte avec la nature qui nous permet d'habiter à la lisière de la ville, sur le promontoire boisé qui nous permet de voir plus loin que ce que montrent les yeux. De sorte que les saisons pour nous se confondent un peu. L'automne, même en retard, se révèle par les étendues de feuilles sèches. L'été, illustré par les soleils couchants, ne veut pas s'en aller sans de touchants adieux. Les tons de la mer font le lien entre le vert des colères du vent et le bleu nacré des heures clémentes. C'est un apaisement de rapprocher l'une de l'autre les saisons ; d'ouvrir les bras à l'hiver en marche, **et de reconnaître au déchainement des éléments une valeur libératrice.**

Les vrais événements sont ceux-là qui procèdent de la course des astres, des phases des planètes amies, des grandes lois qui gouvernent nos petits projets.

Depuis des saisons, nous n'abandonnons pas l'été sans le murmure d'un chant d'automne ; nous ne descendons pas vers la ville sans donner aux principaux gestes de la nature la place qu'ils ont dans notre vie.

Des habitudes saisonnières ont pris fin ; d'autres les remplacent et de pensées connues affluent du fond du souvenir. Combien d'étés, suivis de combien d'automnes font une vie d'homme ? **Mais nous savons qu'il y a les chances du printemps qui rend la vie aux morts.**

Une méditation comme celle-ci ne nous empêchera pas d'agir dans l'allégresse. Elle ne nous empêchera pas de prétendre construire le monde à notre manière, avec ses moyens humains qui se seront mis à ressembler à la puissance de dieux.

Nous allons vers la ville comme on va vers le destin des foules, vers l'avenir des peuples, vers les cris de l'humanité en gésine. Gouverner les hommes est bien, mais ne faudrait-il pas les mieux connaître, les mieux comprendre, les mieux aimer ?

L'action des saisons, pour subtile qu'elle soit, est plus vaste que ce qu'on lui accorde. **Quand la science de l'âme aura fait les progrès de la science des machines et de la chimie ensemble, l'Etat, plus clairvoyant, rendra à la sensibilité plus qu'à l'intelligence des honneurs souverains.**

Chaque trimestre, à peu près avec un itinéraire connu ou inconnu, un voyage de l'âme finit, un voyage de l'âme commence.